

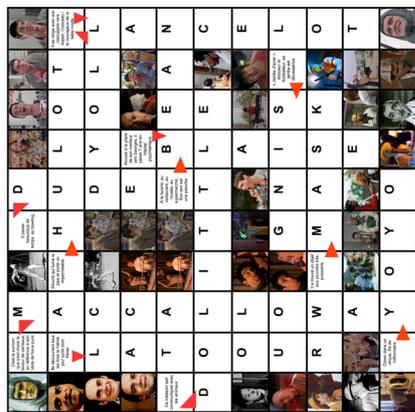
APPEL À CONTRIBUTION

Vous voulez crier à nos côtés ?

Partagez vos textes (5 000 signes maximum), dessins, jeux, photos, vidéos sous le hashtag #killthedarlingfanzine ou écrivez-nous à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

Chaque semaine, l'une de ces productions sera publiée dans les pages du fanzine.

P.S. : n'oubliez pas de titrer votre proposition !



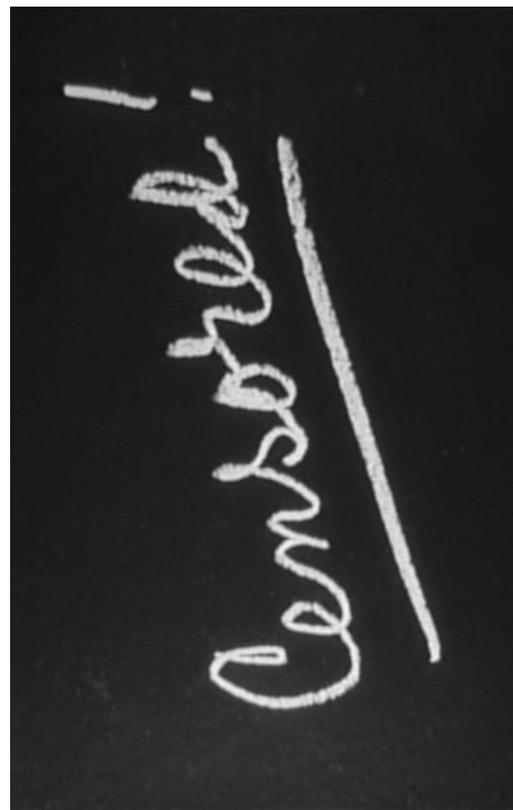
They Live, John Carpenter, 1988

ÉDITO

Les 17, 21, 24, 28 novembre, nous étions nombreux•ses dans les rues à nous réunir pour lutter contre la répression imposée par ces nouvelles lois liberticides. À l'heure où la LPR a déjà été adoptée par l'Assemblée et par le Sénat, la loi sécurité globale, elle, n'a été adoptée qu'à l'Assemblée mais fait donc son chemin pour pouvoir intégrer le texte de loi.

Pendant que l'Etat tente de persuader du bien-fondé d'une telle loi, dont un des amendements vise à censurer les images filmées des policiers pour « les protéger », des vidéos continuent de sortir montrant et dénonçant des actes de violences policières notamment, la vidéo de Michel Zecler, producteur de musique se faisant tabasser par un groupe de policiers dans le 17e arrondissement de Paris samedi dernier. Les policiers avaient affirmé que leurs coups étaient justifiés par le comportement de ce dernier, cependant les vidéos de surveillance et celles prises par les voisins ont montré une violence acharnée et sans raison. Si ces vidéos n'avaient pas prouvé le contraire, la justice n'aurait-elle pas penché pour nos « gardiens de la paix » ? N'oublions pas : face à leurs matraques, canons à eau et bombes lacrymogènes, notre seule défense reste nos caméras.

« La caméra, c'est un œil et une oreille. Cela t'emmène où on la met » Orson Welles.



It Should Happen to You, George Cukor, 1954

« Que faire avec ces salauds pervers, malsains, avides, qui veulent projeter leur ombre partout, manger à toutes les tables, qui régèrent le monde avec leurs diktats racistes et leur doctrine agonisante des monopoles et des puissants groupes de pression, et leurs flics bâfreurs d'ordure qu'ils emploient à tirer sur ceux qui protestent ? »

Georges Jackson, mercredi 25 mars 1970, tôt le matin.

L'association Home Cinema



The spiral staircase, Robert Siodmak, 1946



Punishment park, Peter Watkins, 1971



Punishment park, Peter Watkins, 1971

LE SAVIEZ-VOUS?

Extrait d'un entretien pour la TV américaine entre Alfred Hitchcock et Dick Cavett.

Dick Cavett : Avez-vous toujours peur de la police?

Alfred Hitchcock : Oh oui je suis terrifié par la police. La police est terrifiante.

D.C : Quelle est l'origine de cette peur?

A.H : Quand j'avais 5 ans mon père m'a amené au chef de la police locale pour un délit, je précise, un délit mineur. Et on m'a mis en cellule pendant 5 bonnes minutes.

Les psychiatres disent que si on est capable de tracer l'origine de sa peur, elle disparaîtra. Tout ça n'est qu'un pur mensonge. Parce que j'ai toujours peur.

D.C : Et ça ne vous a jamais quitté depuis? Que ressentez-vous quand vous voyez passer une voiture de police?

A.H : Hum. Je dirais une légère angoisse.

P.R



Psycho, Alfred Hitchcock, 1960



Secret beyond the door, Fritz Lang, 1947



Village of the Damned, Wolf Rilla, 1960

INTERNATIONALE DES CINÉMAS OCCUPÉS

Expulsion du cinéma occupé Nuovo Palazzo à Rome

Après 10 ans d'activité effrénée, le cinéma occupé Nuovo Palazzo dans le quartier de San Lorenzo à Rome a été violemment évacué par les forces de l'ordre ce jeudi 26 novembre.

Le 15 avril 2011, des cinéastes, étudiants, militants et habitants du quartier avaient décidé de pénétrer illégalement dans le bâtiment afin de bloquer un projet spéculatif qui visait à transformer le cinéma en casino. Depuis, les murs du cinéma ont abrité des milliers de projections, des laboratoires de création pour les enfants du quartier et plus récemment des collectes de nourritures pour les plus précarisés par les mois de pandémie.

Le 14 octobre, des policiers étaient venus armés de tronçonneuses pour couper le tilleul qui avait réussi à pousser dans les lézardes de ciment devant le cinéma. Les occupants avaient vu ce geste brutal comme un avertissement. Un mois plus tard, les cars blindés de la police romaine arrivaient en nombre pour les expulser.

P.R d'après un article paru le 26 novembre dans *Roma Today*.



Total Recall, Paul Verhoeven, 1990



Gremlins, Joe Dante, 1984



Maniac Cop, William Lustig, 1988



They live, John Carpenter, 1988

VERS L'INFINI ET L'AU-DELÀ : DES FILMS DE VOYAGE

Cette semaine, *D'Est*, de Chantal Akerman (1993).

« Je voudrais faire un grand voyage à travers l'Europe de l'Est tant qu'il en est encore temps. La Russie, la Pologne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'ex-Allemagne de l'Est, jusqu'en Belgique. Je voudrais filmer là-bas à ma manière documentaire frôlant la fiction. Tout ce qui me touche. »¹

En 1992, après la chute de l'URSS, Akerman part filmer les traces d'un monde en train de disparaître, et aboutit au magnifique *D'Est*. Son premier plan montre des rails de train : la cinéaste part pour un long périple, d'Est en Ouest, et nous emmène avec elle.

Le premier tiers du film repose sur un dispositif en apparence simple : une succession de plans fixes et larges, donnant à voir autant de rues, de panneaux, de routes, de corps... Pas de voix-off, pas d'échange verbal avec les personnes filmées. Sans chercher à capturer ce qui ferait mouche, Akerman se laisse imprégner par ce qui l'entoure, et pose sa caméra au beau milieu de scènes de la vie quotidienne : une attente dans un hall de gare, une récolte de légumes dans un champ, une pause-cigarette sur un banc... Ici, la longueur des plans conjure l'effet carte postale, en laissant le temps aux choses et aux gens de devenir consistants, singuliers, vivants.

Les babouchkas ratissant minutieusement un terrain agricole, vers le milieu du film, ne sont pas des symboles (d'une Russie archaïque, par exemple), mais bien des corps et des visages de chair et d'os, battus par le vent, mus par le travail, ancrés dans un environnement. En outre, la façon dont ces femmes se rapprochent progressivement de la caméra, passant de l'arrière à l'avant-plan, dit beaucoup de la démarche à l'œuvre. Pour que la vie pénètre ses images, Akerman s'expose à la vue de tous•tes, optant pour une présence discrète mais pas voyeuse, frontale mais pas incitatrice. En cela, personne dans ses cadres ne paraît pris au piège : la cinéaste récoltera ce que les êtres et les choses voudront bien lui donner.



D'Est, Chantal Akerman, 1993

Dans une seconde partie de film, viennent des plans tournés depuis des véhicules en mouvement. N'hésitant pas à changer son dispositif, la voyageuse-filmeuse tente maintenant d'attraper le plus de choses possible, laissant sa caméra épouser la courbe du paysage et le défilement des silhouettes. La mise en scène ne découpe plus le territoire en petits morceaux, et Akerman, encore une fois, s'aligne sur ce qui lui fait face. C'est ce qui rend la forme du film organique, et non programmatique.

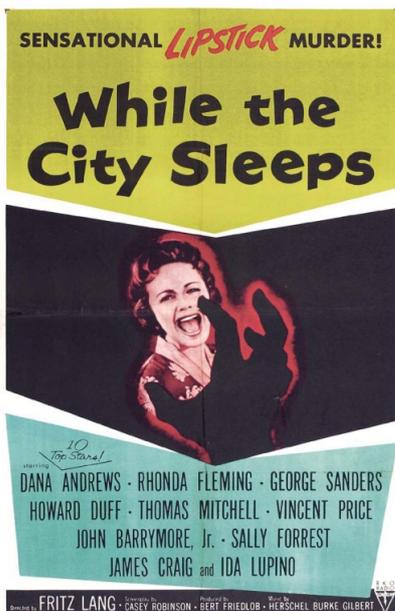
Et c'est ce qui permet l'une des belles séquences du film : par la fenêtre d'une voiture qui roule au pas, on assiste au ballet d'hommes, de femmes, d'enfants qui vont et viennent autour d'un arrêt de bus. Alors, plus encore que dans tous les autres plans, l'image se laisse traverser par les regards et les présences des passants•es. Elle s'expose aux sourires, aux coups d'œil sceptiques ou durs, à l'indifférence, aux interpellations. La lenteur de cette déambulation nous encourage à projeter toutes sortes d'histoires sur ces personnes-personnages. Pourquoi ce petit garçon suit-il la voiture ? Pourquoi cette vieille femme se met-elle en colère ? Si la neige étouffe les bruits de route, les voix et les sons de la ville, comme des habitations, nous parviennent clairement, stimulant plus encore notre imagination. Quelle est cette émission française doublée en russe qui comble le silence d'un intérieur modeste ? Et cette femme qui boit du thé en écoutant la radio, pourquoi a-t-elle les larmes aux yeux ? Akerman ne le sait probablement pas ; l'imaginer lui suffit, comme nous.

Le film ne s'intéresse ni aux histoires privées, ni au pittoresque ; ce faisant, il déjoue les clichés du « made in URSS ». L'absence de marqueurs géographiques ne dérange pas (on ne sait jamais dans quel pays on est), car elle s'inscrit dans ce filmage sensible qui est celui d'Akerman. Cette dernière n'a pas voulu faire un documentaire sur les mœurs et les coutumes des populations soviétiques, mais un essai sur la rencontre. Comment approcher celles et ceux qu'on ne connaît pas ? Comment se montrer lorsqu'on dénote ? Comment communiquer sans mots (mais avec une caméra) ?

Autant d'interrogations que soulève le beau *D'Est*, et que cinéma et voyage se partagent.

G.C.

(le film complet est en accès libre sur le site [Dérives.tv](http://derives.tv))



While the city sleeps, Fritz Lang, 1956

¹ « À propos d'Est », texte d'Akerman, disponible sur <http://derives.tv/a-propos-de-d-est/>



Shanks, William Castle, 1974



Fin août 2019

Depuis que je savais qu'une promesse de vente allait être signée au mois d'octobre entre le propriétaire des lieux et un potentiel racheteur (que je suspectais de vouloir spéculer), une pression croissante pesait sur mes épaules. Sans preuves ni vergogne, et me rappelant le mode opératoire adopté par le propriétaire pour évincer les salariés (rajout de clauses, jeu de la montre pour étouffer médiatiquement la fermeture du cinéma et, du même coup, son potentiel rachat par mes ex-collègues...), je pris un malin plaisir à considérer cette signature comme le cachet d'une association de malfaiteurs. Pour la contrer, il me fallait constituer une équipe plus conséquente. Et vite !

J'organisais plusieurs réunions pour mobiliser Curry Vavart ou, a minima, récolter des pistes de recrutement. Assez peu de réactivité, à l'exception de Gabriel et de Vincent T., déjà dans le coup, suivi de Josselin, qui sortit enfin de son silence. Entre-temps, je rencontrai Héloïse, présidente de l'association *Laissez-nous La Clef*, dans l'optique de réveiller les forces vives du Quartier latin – autant de spectateurs et de spectatrices du cinéma, qui s'étaient fédérés dès sa fermeture pour le sauver. Je ne voulais pas reproduire l'erreur des anciens salariés, qui avaient laissé ces derniers sur le côté, et bien malgré eux si l'on prend en compte le contexte si compliqué qu'engageait le rachat d'un cinéma... Je fis aussi plusieurs « visites » du côté de *La Clef*, pour faire du repérage et laisser des « témoins » – ces petits bouts de papier cartonné qu'on glisse dans l'embrasure d'une porte fermée. On les cale, on revient deux ou trois jours plus tard, et on vérifie s'ils sont toujours là. S'ils ont disparu, c'est qu'il y a du passage et que le lieu n'est pas abandonné ; il faut alors renoncer au projet. Pour vous dire à quel point j'étais obnubilé par l'idée d'occuper le cinéma, je n'ai pas fait part à mon équipe du fait qu'une fois sur deux, les témoins n'étaient plus à leur place... Je peux l'écrire aujourd'hui, mais à l'époque, mes coéquipiers auraient sans doute laissé tomber. Et à leur place, j'aurais fait pareil.



They live, John Carpenter, 1988



Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon, Elio Petri, 1970



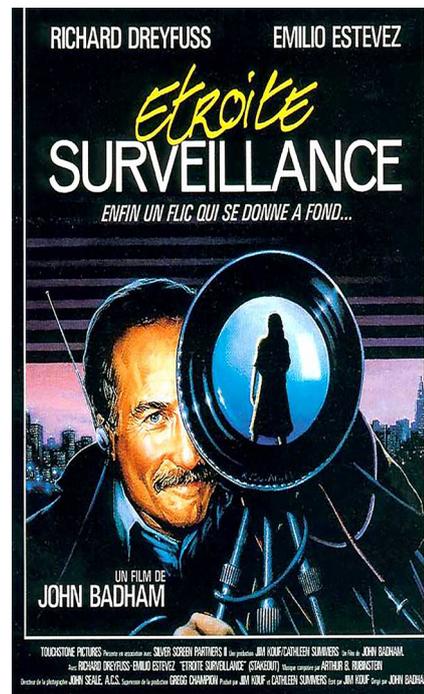
What's buzzin' Buzzard ?, Tex Avery, 1943

J'ai également prospecté des programmeurs et programmatrices, en leur proposant de se joindre à l'aventure, mais la nature illégale de l'occupation les rendait réticents... On n'adhère pas au milieu squat du jour au lendemain. Seule Eugénie, mon amie de cœur et affranchie des occupations précaires, et que je considère aujourd'hui comme une véritable petite sœur téméraire et fidèle, fut disposée à m'aider. Elle se tint prête, dans l'attente du passage à l'acte – dont la date restait à définir. On organisa une réunion « spécialisée » pour concrétiser ce projet fou. Yves s'occuperait de changer les serrures au moment opportun, Josselin réfléchirait à la façon dont il faudrait se barricader, Gabriel remettrait en marche l'électricité du bâtiment, Héloïse alerterait le quartier pour qu'il se fédère à l'entreprise, Pauline lancerait le compte Facebook, Colin depuis Sète créerait le site Wordpress, Sébastien serait le guide sur place, et accélérerait le confinement des lieux, Fiston « l'ouvreur » et Vincent P., président de *Curry Vavart*, me conseilleraient, Eugénie filmerait, et enfin Vincent T., en montage pour son film en Normandie, chapeauterait (si besoin) le tout à distance, avant de revenir en force si l'occupation en venait à fonctionner.

Vincent T. me présenta Victor et Lucile, qu'il avait rencontrés à *l'École*, un squat conventionné à Bagnole, où des artistes purent s'installer et travailler pendant six mois. Imaginez un peu... Des salles de classe transformées en ateliers d'artistes ! L'art du squat est bien là : détourner les lieux de leur usage premier pour créer des champs de bataille artistique, qui se transforment au rythme des artistes et des univers qui y défilent ! Victor et Lucile faisaient partie du *SMAC*, une boîte de production indépendante. Distants mais curieux, ils finirent par me convaincre de rencontrer Clara S., avec qui ils avaient sympathisé lors de leur séjour à Bagnole.



Metropolis, Fritz Lang, 1927



Stakeout, John Badham, 1987



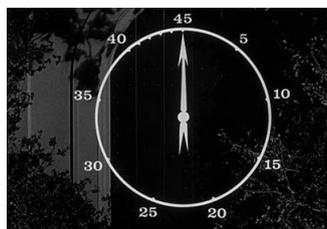
They live, John Carpenter, 1988

En parallèle, je m'activais à créer les statuts de l'association avec, dans un premier temps, Élodie, salariée de *Curry Vavart*, puis Vincent T., qui serait secrétaire, et Gabriel, le futur trésorier. Avec nous trois, l'association pouvait exister. Pour inaugurer celle-ci, on commanda une pizza en face du cinéma : par une facture au nom de l'association avec l'adresse de la course, on fabriquait une « preuve » de notre arrivée dans les lieux, à montrer à la police quand elle débarquerait pour nous expulser. Voici l'une des ruses adoptées pour faire croire aux forces de l'ordre que nous étions là depuis plus de 48 heures. Une autre technique consista à faire poster le 16 septembre une lettre par un ami de confiance (en tant qu'expéditeur au dos de l'enveloppe) avec l'adresse du cinéma *La Clef* et, comme destinataire, l'Association *Home Cinéma* adjoint à mon nom !

Début septembre 2019

Héloïse, toujours mobilisée pour sauver le cinéma de son quartier, me confia qu'elle partirait à la mi-septembre. Néanmoins, elle avait en tête une personne de son collectif qui pourrait prendre la relève. Je rencontrai Almut au restaurant cap verdien, en face du cinéma. Femme remarquable d'origine autrichienne à la cinquantaine bien trempée, elle inspirait confiance et bienveillance, mais ne savait pas vraiment comment envisager mon projet. Elle devrait préparer le collectif des anciens spectateurs, sans leur dévoiler quoique ce soit de l'occupation. Autant vous dire qu'elle ne savait pas trop sur quel pied danser... Je dois vous confier que, malgré ces préparatifs bien rodés et les soutiens solides de Gabriel, Vincent T., Eugénie et Josselin, mon moral n'était pas au beau fixe. Nous étions trop peu nombreux pour une occupation effective et le mois d'octobre approchait de façon inquiétante... J'envisageai même l'abandon de l'occupation. Je me résolus à rencontrer Clara dans son atelier du Post, squat du 9e arrondissement aujourd'hui disparu, accompagné de Victor et de Lucile.

D'origine portugaise, Clara avait un regard de brasseuse, une mine que son sourire rendait radieuse et solaire, une voix suave aux accents irrésistibles et une allure qui en imposait. On se jaugea l'un l'autre, je tournai autour du pot et finis, non sans appréhension, par lui faire part de mon projet. Elle en ranima d'emblée la flamme en rétorquant, tout simplement, qu'elle adorait « ouvrir » des squats ! Elle nous fit ensuite visiter le Post, et notamment sa salle de cinéma, que son association avait aménagée pour y abriter un ciné-club.



Homicidal, William Castle, 1961



Abbott and Costello meet Frankenstein, Charles Barton, 1948



Standard Gauge, Morgan Fisher, 1984

CE SERA MIEUX AVANT

Soudain en France,
plus de séances.
Aménageons chaque gendarme
en cinéma nomade
Plaçons l'écran
dans la gueule de l'agent
et le projecteur
dans son postérieur.
Pour raison sanitaire
nous fermerons les waters.
Voici les conditions
d'une bonne projection.

C'ÉTAIT MIEUX APRÈS

Y-M

Une merveille ! La salle ressemblait à ces petites salles de cinéma privatisées pour les projections de presse, dans le quartier de Charles de Gaulle-Étoile, et que je fréquentais pour mes premières incursions dans la presse spécialisée cinéma, vers la fin des années 90. Rassuré par cet espace soigné et dédié à une passion commune, je finis par lui décrire en détail le projet et l'imminence d'une ouverture¹. Elle me proposa de constituer une équipe de son côté, et me parla de Vivien, de Félix, de Mathias et de Jules. Par la suite, on correspondait régulièrement par téléphone, avant d'organiser une réunion au *Shakirail*, au cours de laquelle se dessina enfin un semblant de faisabilité. Une terrasse brinquebalante de bois moisi cerclée de broussailles offrant une vue sur le bord des rails faisait office de lieu de réunion. Mais très vite, je sentis que Vivien était trop sceptique —or j'avais besoin qu'il fédère définitivement ses acolytes...

À la manière de Lee Marvin dans *Les Douze salopards* (Robert Aldrich), qui doit mater John Cassavetes pour que les autres « salopards » le suivent dans sa mission suicide, je le pris à part et l'attaquai de front pour comprendre le fond de sa pensée, et m'adapter en conséquence. Il me confia qu'il y avait trop de béances dans ma proposition, mais m'invita à venir à la prochaine réunion hebdomadaire du Post. Il me fallait, disait-il, rompre avec le caractère confidentiel du projet, pour lequel le véritable danger n'était pas la faible équipe constituée jusqu'ici, mais le temps trop court...

C.G. (Remerciements : G.C.)

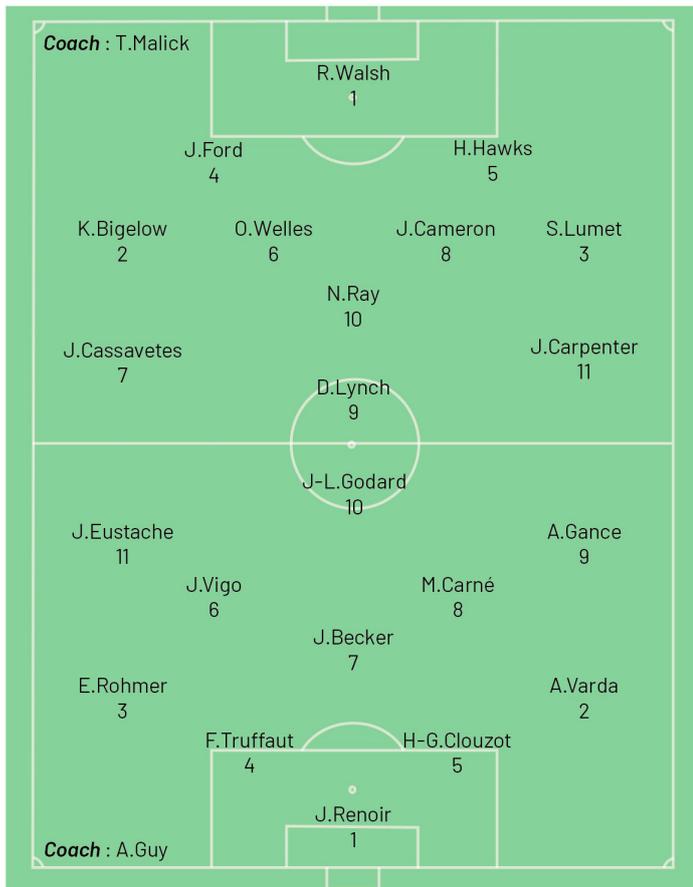
¹ Pour ceux et celles qui ne sont pas familiers du vocabulaire « squat », une « ouverture » est la tentative d'intrusion d'un groupe de gens dans un lieu vacant, dont ils ne sont ni propriétaires ni locataires, en vue de l'investir pour y travailler et y vivre.



The Dirty Dozen, Robert Aldrich, 1967

ONZE DE LEGENDE

U.S.A / FRANCE



L.Q

ELEMENTAIRE MON CHER KEATON

Dans cette rubrique, nous choisissons un film emblématique, quoique trop peu montré, et le représentons sous des formes diverses et variées... Avec ces indices, saurez-vous le reconnaître ?

Réponse de la semaine dernière : *Clean, Shaven*, Lodge Kerrigan



Indice : 1980, U.S.A.

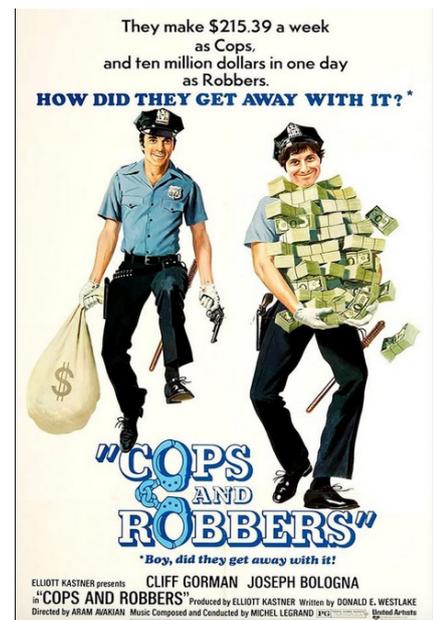
(Dessin de C.B.)

"Hey hey, my my
Rock and roll can never
die
There's more to the
picture
Than meets the eye.
Hey hey, my my."

Jeff Blackburn



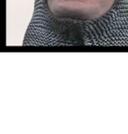
Police Academy, Hugh Wilson, 1984



Cops and Robbers, Aram Avakian, 1973

MOTS FLÉCHÉS

spécial personnages

	C'est le surnom que s'est choisi le laveur de carreaux, en référence à son idole de force pure			Il passe beaucoup de temps au bowling.						
	Ils découvrent tous les trois le même jour qu'ils sont frères		Etourdi qui fume la pipe et porte un imperméable						Il se dirige avec son colocataire vers Aspen, Colorado / le courageux de la table ronde	
							O			
	A	C				Accusé à la place de son meilleur ami Georges, il passe 7 ans en hôpital psychiatrique				
Ce médecin sait communiquer avec les animaux					À la laverie, au restaurant, au musée, au supermarché... Son ami est une peluche.		E	A		
							E			
	O	L								
				G	N		S	« Jambe d'acier » éboueur et footballeur, sa jambe est dévastatrice		
	R	W	Il a trouvé un objet aux pouvoirs très puissants	M	A		K			
										
Clown dans un cirque, fils de millionnaire										



They live, John Carpenter, 1988

DÉCORS EN DÉCOMPOSITION

El Cortijo del Fraile, un lieu qui a inspiré la littérature espagnole et qui a servi de décor à des films au succès mondial, se trouve actuellement dans un état avancé de délabrement.

Cette énorme bâtisse est une ferme située à une quarantaine de kilomètres d'Almería, dans un parc naturel marítimo-terrestre de l'extrémité sud-est de l'Espagne. Au cœur d'une plaine rurale semi-désertique éloignée de tout noyau de population, se dresse fièrement ce bâtiment constitué d'un niveau unique délimitant une grande cour centrale. Outre une aile d'habitations, le site, qui est un bijou d'architecture, comprend une chapelle emblématique à laquelle fait face un palmier solitaire, une crypte funéraire, une vaste citerne d'eau semi-enterrée d'inspiration mauresque (*aljibe* en castillan), des écuries, des porcheries et un four à pain.

Le bâtiment a été construit au XVIII^e siècle par des frères dominicains, et en 1836 il a basculé des mains des dominicains vers celles de propriétaires privés peu intéressés par leur nouveau bien. Ils ont alors utilisé un contrat spécifique espagnol qui leur était favorable : le contrat d'*aparceria*. Leur propriété a été mise à disposition d'un de leurs employés en échange d'une part sur la production agricole. Le bâtiment a eu par la suite plusieurs propriétaires, tout en conservant plus ou moins le mode de fonctionnement initié en 1836.



Le Bon, la Brute et le Truand, Sergio Leone, 1966

En 1928, une tragédie a sorti de l'anonymat du Cortijo del Fraile, et a fait connaître cette extrémité isolée du pays au delà de la province d'Almería. Dans la nuit du 21 au 22 juillet 1928, Francisca Cañada Morales, fille de l'exploitant agricole et usager du Cortijo del Fraile à cette époque, va se marier dans la chapelle adjacente. Mais au dernier moment, la fiancée s'enfuit à dos de mule avec son cousin Francisco dont elle est secrètement amoureuse. Lors de sa fuite, le duo croise le couple formé par la sœur de la fiancée et son mari, ce dernier étant par ailleurs le frère du fiancé éconduit. Francisco est tué par le couple punitif, et Francisca, en se faisant passer pour morte, sauve sa vie.

Cette tragédie, Carmen de Burgos (également connue sous le pseudonyme de « Colombine ») qui vit à Madrid, mais qui a grandi dans le village minier voisin du Cortijo del Fraile, en prend connaissance dans la presse. C'est une des premières femmes journaliste en Espagne. Par ailleurs elle est écrivaine, traductrice, enseignante, et militante pour les droits des femmes. Elle publie en 1931 le roman *Puñal de claveles* qui retrace cette sombre histoire. Morte en 1932, ses différents écrits sont restés interdits sous la dictature franquiste (de la fin des années 30 à 1975).

Au cours de l'été 1928, le poète et dramaturge Federico García Lorca a également découvert ce fait divers dans la presse écrite. Ce qui lui inspire à l'été 1932 la pièce de théâtre *Noces de Sang*. La pièce est représentée pour la première fois en mars 1933 au théâtre Beatriz à Madrid, et la première édition papier est publiée début 1936.

Dans les années 60, c'est le cinéma de Sergio Leone qui met à nouveau en avant le lieu.

En 1965, un long passage de *Et pour quelques dollars de plus* trouve refuge, au sens propre comme au figuré. Le Manchot (Clint Eastwood) et le colonel Mortimer (Lee Van Cleef) ont rejoint la bande dirigée par « l'Indien » (incarné par Gian Maria Volonté), et la bâtisse devient la cachette de tout ce beau monde, ainsi que le théâtre de rebondissements. Dans ces scènes principalement filmées de nuit, Leone donne à voir la grande cour centrale et des pièces dédiées aux activités agricoles.

Un an plus tard, Leone revient à nouveau sur place pour tourner le dernier épisode de la *Trilogie du Dollar*. Dans *Le Bon, la Brute et le Truand*, après une brûlante traversée du désert, Tuco (Eli Wallach) emmène Blondin (Clint Eastwood), complètement déshydraté, se faire soigner à la mission San Antonio dans laquelle officie le frère de Tuco. Cette fois, Sergio Leone nous montre l'extérieur du bâtiment qui reprend, pour les besoins du scénario, sa vocation initiale de monastère.

En 1995, une famille de la bourgeoisie d'Almería vend finalement l'ensemble à l'actuel propriétaire : la société Agricola La Misión. La suite n'est aucunement glorieuse. L'achat par cette société basée à Murcie, et spécialisée dans les exploitations agricoles, est uniquement motivé par les 300 ha de terres cultivables. Agricola La Misión abandonne immédiatement et délibérément le bâtiment.

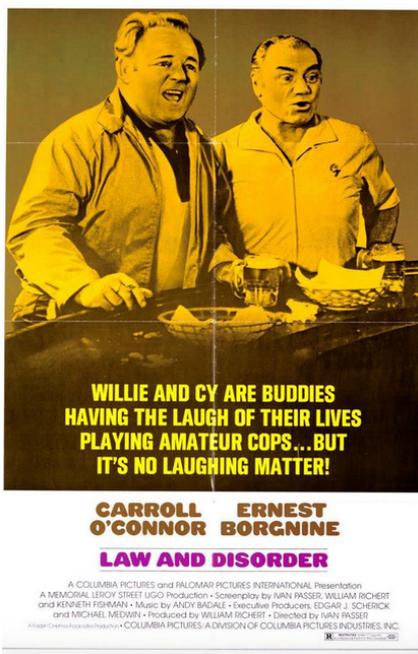
Plus récemment, au cours de la décennie 2010 la détérioration du lieu s'accélère. Sous la pression des associations locales et de protection de l'environnement qui demandent la sauvegarde du Cortijo, les pouvoirs publics se réveillent timidement. C'est le début d'un inextricable imbroglio que deux numéros entiers de *Kill The Darling* consacrés au sujet suffiraient tout juste à relater. En toute certitude, les mots incompétence, désengagement, faiblesse et calcul reviendraient souvent.

Le Ministère de la Culture faisant office de figurant qui se place outrageusement hors du champ de la caméra, il est alors possible d'assister comme chez Sergio Leone à un duel à trois où le *Bon, la Brute et le Truand* auraient laissé leurs places à trois autres protagonistes pathétiques : le gouvernement régional (Junta de Andalucía), la mairie de la commune (Ayuntamiento de Níjar) et le propriétaire des lieux (Agricola La Misión).

En 2028, pour le centenaire de la tragique cérémonie de mariage qui a inspiré Carmen de Burgos et Federico García Lorca, assistera-t-on à l'inauguration d'un Cortijo del Fraile réhabilité, ou bien à son enterrement dans l'indifférence la plus totale ?

Ou peut-être même à aucune de ces deux perspectives si jamais le virus de la Covid-26 venait à nouveau tout paralyser en 2028.

J.W



Law and Disorder, Ivan Passer, 1974



El Cortijo del Fraile, ©J.W.

RUBRIQUE : « MAUVAISE FOI »

Ces citations du réalisateur André de Toth, ainsi que ces extraits piochés dans son autobiographie, *Fragments (Portraits de l'intérieur)*, racontent involontairement (selon une mauvaise foi évidente de notre part) les enjeux socio-culturels de notre occupation du cinéma La Clef, ainsi que le caractère mystique de lieu miraculé parisien ! Les commentaires à suivre viendront donc renforcer le sens qu'on y voit, qu'on y trouve !

«Les miracles ne durent pas s'ils ne sont pas renforcés.» (André de Toth)

Tant que le cinéma La Clef ne sera pas sauvé, il faudra se battre et encaisser les coups durs. Il faudra résister. Et dans notre cas, résister, c'est trouver d'autres solutions, se renouveler sans cesse, faire des pas de côté. Ne jamais se reposer sur nos acquis, ne pas tabler sur nos victoires (arrachées de force!), ne pas aller là où l'on nous attend. Jamais ! L'occupation a certes coïncidé avec un concours de circonstances plutôt avantageux (que les plus mystiques d'entre nous pourraient même qualifier de miraculeux), elle a aussi, et surtout, nécessité un labeur continu, que même plusieurs confinements ne sauraient amenuiser.

«Être au bon endroit, au bon moment, foin de justice, voilà qui est nettement plus efficace que l'aptitude ou le talent.» (André de Toth)

L'ouverture du cinéma par nos forces vives, issues majoritairement des occupations précaires, a coïncidé, sans volonté de notre part, avec les mouvements sociaux de l'automne 2019 : le lendemain de notre intrusion illégale au sein des murs de La Clef, Paris s'animait d'une marche climatique et d'une manifestation de Gilets Jaunes. Le timing martial était parfait !

«Le talent n'est pas suffisant. Il faut de la chance. De la chance et du talent, dans cet ordre. Mais ce n'est toujours pas assez, si vous n'avez pas de patience. Vous allez voir que la patience joue un plus grand rôle dans le succès que le talent.» (Alexander Korda à André de Toth)

C'est bien de patience dont il nous faut faire preuve face aux forces végétatives des pouvoirs publics, face au caractère vorace et charognard des spéculateurs (allant de certains promoteurs immobiliers aux groupes privés), face à l'obstination stratégique d'un propriétaire orgueilleux et sournois, et face, enfin, aux malentendus internes, fruits de l'épuisement et de la violence sourde de certains détracteurs. Patience aussi face à la pandémie, dont on ne mesure pas encore les retombées économiques, morales, sociales, psychologiques et affectives, qui seront sans aucun doute désastreuses. Patience, enfin, pour ne pas succomber au fatalisme et à la peur.



Phantasm III,
Don Coscarelli, 1994



L'homme à la caméra,
Dziga Vertov, 1929



Armour of God, Jackie Chan & Éric Tsang, 1986

«Parfois il est plus drôle de commettre des erreurs que d'être raisonnable et ennuyeux.» (André de Toth)

La philosophie inconsciente et partagée de notre association est non seulement de surprendre nos spectateurs, mais aussi, et peut-être surtout, de nous surprendre nous-mêmes. Notre programmation éclectique découle de cet axiome-là. Nous sommes tous bénévoles, et tous dépendants de l'énergie des uns et des autres. Nous nous interdisons d'être frileux face à l'audace de nos envies et de nos idées, aussi insolites ou saugrenues soient-elles ! Et seraient-elles imparfaites, on fera mieux la prochaine fois !

La citation suivante du grand dessinateur belge Félicien Rops pourrait nous servir de mantra : « [Une manie], c'est de croire que les choses les plus travaillées sont les meilleures. Quelle erreur ! En dehors des livres de philosophie et de méditation, les plus belles œuvres d'art du monde ont été «enlevées» dans la rapidité, dans l'envolée de l'inspiration. Et vivent les défauts surtout ! Les défauts en art, c'est la Vie, c'est la vibration, c'est vous, sans la retouche et la correction, refroidissantes et inutiles à l'œuvre. »

«Ne rien faire c'est la mort.» (André de Toth)

On a souvent fait l'éloge, dans la presse notamment, de nos séances hebdomadaires en plein air, organisées durant le premier confinement. Sans fausse modestie, nous n'avons aucun mérite, si ce n'est le culot de l'avoir fait malgré la fragilité de notre situation illégale, donc expulsable. Il en allait de la survie de notre activisme culturel, tout simplement. Ne rien faire, c'était baisser les bras et accepter la mise à mort de notre occupation, et/ou se résoudre à n'interagir que sur les réseaux sociaux, ce qui serait allé à l'encontre de l'une de nos premières revendications : appréhender le cinéma comme un lieu d'échanges et de partages. D'ailleurs, nous n'avons pas inventé le cinéma en plein air, et l'idée nous est venue tout naturellement : si nous ne pouvons plus projeter à au sein de nos murs, pourquoi ne pas projeter à l'extérieur, pour les voisins alentour et les badauds de passage ? Les maladies ne sont pas les seules à être contagieuses : les luttes le sont aussi -ou doivent l'être de toute urgence !

Jim Killian

KILL THE DARLING

numéro 2 - 30/11/2020

KILL THE DARLING

numéro 2 - 30/11/2020

Ont participé à la rédaction de ce numéro : Aamo, Eunice Atkinson, Cebe Barnes, Gleb Chapka, Chaney Grissom, Jim Killian, Rouge Cendre, La Quille, Paola Raiman, Yves-Marie Mahé, John Wells

Rédactrices en chef : Fitia Andriamiarinjaka & Cebe Barnes

Mise en page : Giulio Basletti & Rouge Cendre

Maquette : Anaïs Lacombe & Luc Paillard

Façonné à La Clef (France)
Imprimé dans le quartier

Typographie :

Barlow by Jeremy Tribby
La Clef by Anton Moglia
Gig v0.2 by Franziska Weitgruber

LA CLEF
Revival



34, rue Daubenton, 75005 Paris

killthedarlingfanzine@gmail.com

www.laclefrevival.com
facebook & instagram : @laclef.revival
sauvequipeutlaclef.fr